

**Histoire, mythes nationaux et mémoire collective dans *Cartas marruecas* de José Cadalso (1774)**

*Marc Marti, Université de Nice Sophia Antipolis, LIRCES, EA3159*

Le roman épistolaire de Cadalso *Cartas marruecas* se rapproche du «type persan», tel que le définit Frédéric Calas, c'est-à-dire une œuvre essentiellement constituée de lettres-reportage, écrites par un voyageur étranger. Celles-ci jouent un rôle informatif, permettant l'expression de différents points de vue sur toutes sortes de sujets<sup>1</sup>. Si le procédé était courant au moment où Cadalso écrivit son roman, très certainement entre 1768 et 1774, il n'en demeure pas moins qu'il fit preuve d'un grand degré d'originalité et qu'il s'éloigne, tant au niveau thématique que narratif, des modèles européens, dont le modèle canonique était les *Lettres persanes* de Montesquieu. L'œuvre fait intervenir trois épistoliers: Gazel, jeune marocain appartenant à la suite de l'ambassadeur et qui est resté en Espagne pour visiter le pays, son précepteur, Ben Beley, principal destinataire des lettres de Gazel et un espagnol, Nuño, qui sert de mentor au jeune visiteur et qui correspond lui aussi avec Ben Beley.

L'Histoire et le passé sont des éléments essentiels dans cette œuvre. L'analyse historique et l'Histoire apparaissent sous trois modalités différentes:

D'abord, il s'agit d'expliquer des comportements et des réalités présentes grâce à l'analyse historique de la formation et de l'évolution des phénomènes observés, qu'ils soient sociaux, culturels ou économiques (Lettres III, IX, XLIII, LXXIII, LXXIV, LXXXVI). Cette perspective est celle qui est annoncée dans l'introduction de l'œuvre, dont le propos est

«[...] el carácter nacional, cual lo es en el día y cual lo ha sido».

Cette intention explique la présence, dès le début du roman dans la Lettre III, d'un résumé de l'histoire de l'Espagne. Au-delà de ce désir explicatif cependant, il s'agit de chercher dans la mémoire collective qu'est l'Histoire des modèles à suivre. Et à ce propos s'instaure dans toute l'œuvre une double opposition, à la fois entre le passé et le présent et entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, ce dernier étant considéré comme une période de décadence.

Au-delà de cette utilisation de l'Histoire comme outil d'analyse et de résolution des problèmes, l'œuvre pose un second problème tout aussi important, qui dépasse largement le cadre des préoccupations nationales. Il s'agit d'une réflexion sur le concept même d'Histoire. Dans ce cas, le roman remet en question la possibilité d'écriture impartiale de l'Histoire et donc la mémoire sélective des faits (Lettres V, XVI, XLIV, LVII, LIX, LXXXVI, LXXXVII). Il y a dans ce cas une véritable interrogation sur ce qu'est l'Histoire et comment on doit l'écrire.

Enfin, l'Histoire et le passé sont des éléments au travers desquels l'auteur des *Cartas marruecas* exprime clairement son nationalisme et son patriotisme. D'où l'instauration d'une

---

<sup>1</sup>Frédéric Calas, *Le roman épistolaire*, Paris, Nathan, 1996, Coll. 128, p. 16.

polémique à distance avec les philosophes européens sur certains épisodes de l'histoire de la péninsule.

## 1. De l'Histoire comme méthode d'analyse du présent à l'Histoire comme modèle du futur

### *L'Histoire et la critique d'une nation*

L'étude de l'Histoire est le point de départ de la «critique de la nation» que propose de faire l'œuvre. L'examen de l'Histoire de l'Espagne devient donc indispensable avant de commencer une quelconque analyse du présent. Les deux premières lettres de Gazel à Ben Beley insistent sur ce point.

p 85: «Déjame enterarme bien en su historia, leer a sus autores políticos, hacer muchas preguntas, muchas reflexiones, apuntarlas, repasarlas con madurez, tomar tiempo para cerciorarme en el juicio que formé de cada cosa, y entonces prometo complacerte. Mientras tanto no hablaré en mis cartas sino de mi salud [...]»

La méthode proposée par le voyageur marocain est immédiatement appliquée dans la lettre suivante (Lettre III), où il envoie à son correspondant un résumé de l'histoire de la péninsule, rédigée par son ami espagnol Nuño. La démarche historiciste, comme l'a fait remarquer Lucienne Domergue était très fréquente chez les polygraphes éclairés, qui «ne manquaient jamais d'ouvrir leurs rapports, leurs mémoires, leurs discours, peu importe le sujet abordé, par quelque "bref coup d'oeil" sur l'histoire antérieure. [...] Le procédé, mécanique chez certains, peut irriter, car les exemples avancés sont trop souvent pillés dans les mêmes auteurs; ressassés à l'envi, ils lassent, d'autant qu'on nous fait remonter au déluge et qu'il y manque rarement le paragraphe sur les Anciens: Hébreux, Grecs, Romains<sup>2</sup>».

Cependant chez Cadalso, on ne trouve pas de tels travers et le texte produit est personnel et original. En fait, il est très largement inspiré de *Defensa de la nación española contra la «Carta persiana LXXVIII» de Montesquieu*, que Cadalso avait rédigée en 1768<sup>3</sup>. Il s'agit d'une défense critique contre l'attaque de Montesquieu (Lettre persane LXXVIII). Cadalso y fait en particulier remarquer que le philosophe français n'avait pas pris le temps de vérifier dans l'histoire de l'Espagne les causes du comportement de ses contemporains espagnols. Le fait de faire figurer une histoire de l'Espagne au début des *Cartas marruecas* démontre la préoccupation de Cadalso de proposer une «critique de la nation» différente dans sa démarche de celles qui avaient été écrites auparavant par des étrangers et dont Gazel critique l'attitude superficielle dès sa première lettre:

<sup>2</sup>Lucienne Domergue, *Censure et Lumières dans l'Espagne de Charles III*, Toulouse, CNRS, 1982, p. 3.

<sup>3</sup>Guy Mercadier a publié le texte pour la première fois en 1970: Cadalso, José, *Defensa de la nación española contra la «Carta persiana LXXVIII» de Montesquieu*, édition d'un manuscrit inédit par Guy Mercadier, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1970.

p 84: Hasta entonces, no será tanta mi imprudencia que me ponga a hablar de lo que no entiendo, como lo sería decirte muchas cosas de un reino que hasta ahora todo es enigma para mí, aunque me sería esto muy fácil: sólo con notar cuatro o cinco costumbres extrañas, cuyo origen no me tomaría el trabajo de indagar, ponerlas en estilo suelto y jocoso, añadir algunas reflexiones satíricas y soltar la pluma con la misma ligereza que la tomé, completaría mi obra como muchos lo han hecho».

On remarque cependant que la Lettre III, qui propose un panorama des principaux événements historiques, s'arrête à la mort de Charles II. La période 1700-1770 ne sera évoquée que bien plus tard, sous la forme d'un éloge des Bourbons. Cet écart peut s'interpréter de deux façons: soit il s'agit d'une attitude prudente, soit Cadalso admirait sincèrement la dynastie en place. En tout cas, nous ne voyons absolument pas d'ironie quand le paternalisme de Charles III est évoqué. La notion était associée si étroitement à cette époque aux qualités que l'on pouvait espérer d'un monarque qu'il est fort peu probable qu'elle ait été mentionnée avec une intention critique. En tout cas, même si la Lettre LXXIII est élogieuse, il n'en demeure pas moins que les Bourbons ont été traités à part, un peu comme si l'auteur avait craint de les faire figurer à la suite des Habsbourgs, dont l'évocation dans la Lettre III n'était pas très flatteuse. Il faut ici se rappeler que la description des règnes de Charles Quint et Philippe II fut censurée, afin de la rendre moins acerbe. La correction, relevée par Lucienne Domergue, le démontre parfaitement<sup>4</sup>. La première version présente ouvertement plusieurs des défauts, selon l'auteur, des règnes de Charles Quint et Philippe II:

«[...] su cetro pasó a la Casa de Austria, la cual gastó los tesoros, talentos y sangre de los españoles en cosas ajenas de España [nous soulignons] y en conciliarla el odio de toda Europa por el exceso de ambición y poder [nous soulignons] a que llegó Carlos I».

La censure a supprimé la plupart des critiques, en particulier celles qui affirmaient que les guerres avaient pour prétexte des «affaires étrangères à l'Espagne», ainsi que celles concernant l'excès d'ambition et de pouvoir des souverains.

p 89: «[...] su cetro pasó a la Casa de Austria, la cual gastó los tesoros, talentos y sangre de los españoles por las continuas guerras que, así que en Alemania como en Italia tuvo que sostener Carlos I de España [...]»

La critique de la personne d'un souverain pouvait en effet être interprétée comme celle de la fonction royale, donc potentiellement subversive. C'est certainement l'explication du coup de ciseau. Pour les affaires étrangères à l'Espagne, Cadalso suivait une opinion qui s'était répandue au cours du XVIIIe et qui expliquait, avec raison d'ailleurs, que la décadence espagnole avait été due en grande partie au poids de l'empire et aux possessions coloniales<sup>5</sup>.

L'Histoire est donc, dès le départ, un des enjeux essentiels de la critique de la nation. Si elle sert à expliquer le présent, son rôle ne se limite pas pour autant à cette fonction. En effet, les

<sup>4</sup>Lucienne Domergue, «Lucas y censura, el caso de Cadalso», in *Tres calas en la censura dieciochesca*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1981, pp 7-39.

<sup>5</sup>Alexandra Merle, «Histoire et devenir de l'Espagne dans les *Cartas marruecas*», in *L'Espagne du XVIIIe siècle, économie, société, idéologie, culture*, Saint Étienne, 1997, pp. 9-24.

épisodes du passé sont évoqués dans plusieurs lettres, non seulement dans le but d'expliquer le présent, mais aussi pour servir de modèle ou de contre modèle pour le présent et le futur.

### *L'Histoire pour modèle*

Chez Cadalso donc, l'Histoire apparaît souvent comme modèle ou contre-modèle. Ce qui explique que, dans la Lettre XLIV, on trouve une réflexion sur la relativité du mot «Antiquité». Ici, la description du passé de l'Espagne est fondée sur une analyse critique, qui sépare le XVI<sup>e</sup> du XVII<sup>e</sup> siècle. La préférence pour le XVI<sup>e</sup> apparaît clairement, et elle sous-tend d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre. Ce siècle est tout à la fois un exemple à suivre tant sur le plan culturel que politique, militaire et économique.

Nous sommes ici en présence d'une écriture de l'Histoire non linéaire et subjective. L'écriture de Cadalso retranscrit la mémoire collective de son époque, celle des Lumières espagnoles qui voyaient le XVI<sup>e</sup> siècle comme le siècle d'Or de l'Espagne et en mythifiait — mais le processus est commun à toutes les mémoires collectives — les grands événements.

Pour cette raison, l'auteur des *Cartas* a été qualifié de «patriote conservateur». Cette analyse est cependant un anachronisme<sup>6</sup>. En effet, comme l'a fait justement remarquer François Lopez. «Cadalso rêvait de la régénération de l'Espagne ce qui suffit à le considérer comme un *ilustrado*». En effet, toujours selon François Lopez, le mouvement des Lumières en Espagne fut avant tout nationaliste et régénérationniste, et la recherche de modèles dans le passé n'était pas l'exception mais la règle. Une règle qui n'empêchait absolument pas une ouverture vers les nouvelles idées en vogue en Europe, mais dont la réception en Espagne fut tamisée par les préoccupations nationales immédiates. Cependant, l'intérêt pour une historiographie «scientifique» et moderne est bien réel dans l'œuvre.

## **2. Les problèmes de l'historiographie**

Le thème de l'historiographie est abordé dans plusieurs lettres et porte essentiellement sur les notions de partialité et d'impartialité, en particulier la lettre LVII, qui pose le problème dans sa dimension philosophique et politique. Gazel envoie à Ben Beley la transcription d'un de ses dialogues avec Nuño au sujet de l'écriture de l'Histoire universelle. Les deux personnages constatent qu'il est impossible de confier cette tâche à un seul auteur:

«Apenas hay nación en Europa que no haya producido un escritor, o bien compendioso, o bien extenso, de la historia universal; pero, ¿qué trazas de ser universal? A más de las preocupaciones que guían las plumas, y los respetos que atan las manos a estos historiadores generales, comunes con los iguales obstáculos de los historiadores particulares, tiene un muy singular y peculiar de ellos, y es que cada uno, escribiendo con individualidad los fastos de su nación, los anales gloriosos de sus reyes y generales, los progresos hechos por sus sabios en las ciencias, contando cada cosas de ésas con unas menudencias en realidad despreciables, cree firmemente que cumple para con las demás naciones en

---

<sup>6</sup>François Lopez, «De las *Lettres persanes* a las *Cartas marruecas*», in *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières, Cadalso, Jovellanos, Olavide*, Paris, éd. du Temps, 1997, pp. 174-190.

referir cuatro o cinco épocas notables y nombrar cuatro o cinco hombres grandes, aunque sea desfigurando sus nombres».

Le résultat de ce défaut sera qu'à la lecture de ce type d'histoire universelle, un étranger croira qu'il n'y a pas d'autres nations en Europe plus cultivée que celle de l'auteur. La solution qui est envisagée s'inscrit en droite ligne dans l'esprit de cosmopolitisme des Lumières. Il s'agit de l'œuvre collective, dont les exemples étaient déjà fort nombreux, *L'Encyclopédie* étant le plus célèbre. Gazel propose donc de suivre l'exemple des astronomes européens qui, quelques années auparavant, s'étaient réunis pour observer le passage de Vénus.

Il est légitime de se demander si cette Lettre LVII ne montre pas finalement que l'auteur des *Cartas marruecas* avait une opinion très avancée en matière d'historiographie. Le choix d'une solution cosmopolite tendrait à le prouver. Par ailleurs, il semble aussi exprimer un fort scepticisme quant à l'existence d'une vérité unique pour l'historiographie. La lettre LIX ne débute-t-elle pas en affirmant que «l'on dit en Europe que l'histoire est le livre des rois», ce qui laisse sous-entendre que ces derniers y ont un intérêt politique et personnel. Le texte se termine par la proposition émise par un membre de la *tertulia* à laquelle assiste Gazel. Il s'agit d'écrire trois types d'histoire: une pour le peuple, pleine de légendes et de merveilleux, une seconde plus authentique, mais pas aussi sincère, qui découvrent les principaux mécanismes et enfin une dernière, avec des commentaires politiques et religieux à l'usage unique du Prince. La conclusion de Gazel laisse clairement entendre que l'Histoire est un enjeu politique qui va au-delà des préoccupations philosophiques. Bien que le marocain déclare qu'il ne veut pas être un politique et qu'il n'aspire qu'à être un philosophe, la façon dont est évoquée l'histoire de l'Espagne dans la plupart des lettres est en contradiction avec cette affirmation.

En effet, du point de vue du philosophe, Voltaire, dans *Le siècle de Louis XIV* affirmait qu'on «exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus contrastés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population<sup>7</sup>». C'est-à-dire ce que Gazel considère comme la vérité, la seule qui soit digne d'occuper l'attention des hommes. Or, l'histoire qu'évoque le texte des *Cartas* ne suit pas vraiment cette idée, malgré l'intérêt pour les problèmes scientifiques et philosophiques de l'historiographie. Bien que la Lettre III montre quelques préoccupations pour les coutumes, les arts, le commerce et la population, d'autres oublient complètement ces éléments. On se rend compte en effet que c'est avant tout une mémoire historique basée sur les grands hommes, dont la plupart sont d'ailleurs souvent des militaires. Dans la Lettre XVI, Nuño ne se propose-t-il pas en effet d'écrire une histoire héroïque de l'Espagne qui mettrait en avant les vies du Cid ou de Pelayo. Et de façon beaucoup plus polémique, Hernán Cortés. C'est-à-dire une galerie de portraits qui conditionnent la mémoire collective sous la forme de mythes nationaux, destinés à offrir une image valorisante de l'unité nationale et de la nation.

### 3. Mémoire collective et mythe national

---

<sup>7</sup>Béatrice Didier, *Le siècle des Lumières*, Paris, M.A. Edition, 1987.

## *Un mythe guerrier*

Le personnage de Cortès n'est pas sans poser problème. C'est d'ailleurs, parmi tous les personnages historiques évoqués dans les *Cartas marruecas*, celui dont l'action est la plus commentée, en particulier dans la Lettre IX. Cette discussion se situe dans un contexte bien particulier. L'attitude espagnole lors de la conquête de l'Amérique était critiquée sévèrement en Europe par de nombreux philosophes étrangers. Le phénomène est connu sous le nom de «légende noire». Cadalso, dans la lettre IX adopte la version officielle de l'histoire de la conquête, c'est-à-dire une version qui justifie l'action espagnole<sup>8</sup>. Il est évident, à la lecture du texte, que son auteur manque sérieusement d'esprit critique en se laissant entraîner vers une vision patriotique des faits. On peut par exemple remarquer que les batailles que doit livrer Cortès sont entourées de circonstances atténuantes. Il est dit que les aztèques ont commis des «trahisons», qui obligent les espagnols «à oublier leur sentiment d'humanité». Il reprend par ailleurs un des arguments avancé par les apologistes de la conquête: les pratiques anthropophages et l'idolâtrie des indiens dans le point n°2 que rédige Nuño dans cette lettre. On retrouve cette idée plus loin, dans la Lettre XLI. Ensuite, il engage une polémique avec les promoteurs de la «légende noire», en les accusant d'être inhumains, car ce sont des gens dont les pays pratiquent le commerce d'esclaves. Un argument qui finalement ne remet pas en cause les bases idéologiques de la «légende noire», à savoir le sentiment d'humanité et de compassion face au génocide, ainsi que le respect des autres civilisations. La démonstration de Cadalso ne réfute pas la critique, mais uniquement la moralité de ceux qui la font. Il y a là une évidente mauvaise foi qui consiste à comparer, en graduant l'horreur, le sort des Africains avec celui des Indiens, pour conclure que finalement, ces derniers ont eu plus de chance, puisqu'avant de mourir, ils n'ont pas été soumis à l'esclavage.

Cette apologie de Cortès est cependant, dans le cadre général de l'œuvre, assez contradictoire. Elle montre surtout que dans certains cas, la mémoire historique devient sélective et perd toute dimension critique, surtout quand on touche à des événements qui ont une relation directe avec les mythes nationaux. En effet, de nombreux *ilustrados* critiquaient la possession des colonies américaines, qui ne rapportaient rien. Cadalso lui-même le fait dans la lettre XLI:

«¡Extraña suerte es la de América! ¡Parece que está destinada a no producir jamás el menor beneficio a sus poseedores».

Cependant, l'analyse critique qui remettait en cause l'esprit belliciste et conquérant de l'Espagne impériale, cause de la décadence du pays, a ses limites. Dès que ce sont les étrangers qui adoptent ce point de vue, un sentiment patriotique défensif prend le dessus et l'emporte sur l'analyse raisonnée de l'histoire nationale. Sur ce point, on notera qu'après la mort de Cadalso,

---

<sup>8</sup>Pour la «version officielle» de cette polémique, voir Gonzalo Zaragoza y Ricardo García Cárcel «La polémica sobre la conquista española de América. Algunos testimonios en el siglo XVIII», in *Homenaje a Noël Salomon*, Barcelona, Universidad Autónoma, 1979, pp. 373-380.

Meléndez Valdés voulut faire publier les *Cartas*. Un de ses principaux arguments fut qu'il s'agissait d'un texte dont le but était de

«vindicar modestamente a la nación en muchos puntos en que se veía denigrada y calumniada por los extranjeros<sup>9</sup>».

Finalement les thèmes historiques sensibles, ceux qui appartiennent au mythe national, ne sont pas traités dans l'œuvre selon l'intention d'objectivité et d'impartialité annoncée et répétée, à la fois par le pseudo-éditeur dans la préface et par Gazel, qui, dans la Lettre V, à propos de la conquête de Mexico avertissait Ben Beley que

«Como los autores por los cuales he leído esta serie de prodigios son todos españoles, la imparcialidad que profeso pide también que lea lo escrito por los extranjeros. Luego sacaré una razón media entre lo que digan éstos y aquéllos, y creo que en ella podré fundar el dictamen más sano».

Cependant, la version qu'il va proposer à son correspondant de cet épisode de l'histoire sera finalement rédigé par l'espagnol Nuño.

L'attitude clairement défensive et subjective que nous avons analysée dans la Lettre IX doit cependant être nuancée. A d'autres moments, il semble que les mythes nationaux soient en plus mauvaise posture. C'est le cas de la Lettre LXXXVII sur l'apparition de Saint Jacques lors de la bataille de Clavijo<sup>10</sup>.

### *Une démythification sceptique*

Dans ce dernier cas, la critique se fait par antiphrases, Nuño feint de rejeter la philosophie des libertins, qui nient toute apparition de ce type ainsi que les miracles:

p 294: «[...] los que pretenden disuadir al pueblo de muchas cosas que cree buenamente, y de cuya creencia resultan efectos útiles al estado, no se hacen cargo de lo que sucedería si el vulgo se metiese a filósofo y quisiese indagar la razón de cada establecimiento».

Une réfutation qui aurait des conséquences catastrophiques:

p 294: «Pues yo les digo: aunque supongamos por un minuto que todo lo que decís fuese cierto, ¿os parece conveniente publicarlo y que todos lo sepan? ¿La libertad que pretendéis gozar no sólo vosotros mismos, sino esparcir por todo el orbe, no sería el modo más corto de hundir al mundo en un caos moral espantoso, en que se aniquilasen todo el gobierno, economía y sociedad?»

Nous pouvons cependant noter la grande ambiguïté des propos de Nuño. Les théories des libertins sont apparemment condamnées, mais cette condamnation est ambivalente. D'abord, la théorie des libertins n'est condamnée que du point de vue moral et politique et non sur le plan

---

<sup>9</sup>Cité par Lucien Dupuis et Nigel Glendinning, dans l'introduction de *Cartas marruecas*, Londres, Tamesis Book, 1966.

<sup>10</sup>Sur ce point, voir aussi le travail de André Saint Lu, «Cadalso et Santiago. Notes à la *Carta marrueca LXXXVII*», in *Hommage à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Institut d'Études Hispaniques, 1966, tome II, pp 313-324.

religieux: la croyance est nécessaire parce qu'utile à l'État. Il n'y a aucune ironie ici, mais l'affirmation d'un déisme commun avec d'autres penseurs tel que Voltaire, Rousseau ou Montesquieu. Mais en même temps, la réfutation des théories libertines contient une critique réformiste de la religion:

p 294: «No sólo niegan y desprecian aquellos artículos que pueden absolutamente negarse sin faltar a la religión [nous soulignons], sino que pretenden ridiculizar hasta los cimientos de la misma religión».

Cette phrase est le parfait exemple de l'ambivalence, articulée autour du «sino». Et sa fonction est claire: la théorie la plus extrémiste «ridiculizar hasta los cimientos de la misma religión» sert à couvrir une position éclairée et réformiste, celle qui consistait à s'attaquer aux «légendes» qui selon les *ilustrados* n'avaient pas à servir de base à la religion. La fin de la lettre pose beaucoup plus de problèmes. En effet, elle laisse la porte ouverte à trois interprétations:

p 295: «O lo que los libertinos se han esmerado en predicar y extender es verdadero, o es falso. Si es falso, como yo lo creo, son reprensibles por querer contradecir a la creencia de tantos siglos y pueblos. Y si es verdadero, este descubrimiento es al mismo tiempo más importante que el de la piedra filosofal y más peligroso que el de la magia negra; y por consiguiente no debe llegar a los oídos del vulgo».

Dans un premier temps, cette conclusion semble répéter ce qui a été dit sur le sujet, c'est-à-dire, si la théorie libertine est vraie, mieux vaut la cacher pour des raisons politiques (et non religieuses). Mais les deux comparaisons utilisées pour exprimer l'idée nous semblent fortement ironiques. Il est dit que la découverte des libertins est «plus importante que la pierre philosophale et plus dangereuse que celle de la magie noire». Connaissant la position des Lumières vis-à-vis de l'alchimie et des pratiques occultes en général, considérée comme des superstitions, les deux comparaisons pourraient alors contenir une négation ironique de ce qui vient d'être exposé. Nous aurions alors deux possibilités de lecture supplémentaires. La première serait que Cadalso fait preuve d'un très fort scepticisme quant aux théories libertines et les trouve imparfaites, engageant un débat polémique sur ce point avec les croyances déistes. Il s'agirait en quelque sorte d'une dispute théorique. La seconde possibilité serait une position plus cynique et désabusée: ne croyant plus à la force des idées philosophiques pour changer le monde, il n'y aurait aucun inconvénient (politique ou religieux) à les laisser se diffuser.

## **Conclusion: des paradoxes contrôlés**

Dans les *Cartas marruecas*, l'attitude de Cadalso vis-à-vis de l'Histoire et de son écriture semble contradictoire. Il semble s'appuyer sur des positions théoriques modernes: objectivité du récit historique, nécessité d'un point de vue critique extérieur, séparation des sentiments et de la raison. Cependant, il ne suit pas vraiment cette ligne, du moins pas dans tous les cas. D'abord, nous l'avons noté, il exprime apparemment un grand scepticisme par rapport à ce qui devrait théoriquement être et la pratique en faisant la différence entre le point de vue du philosophe



(«filósofo») et celui du politique («estadista» ou «político»). Cette façon de voir sous-tend d'ailleurs l'analyse de certains problèmes posés dans les *Cartas*. Ensuite, consciemment ou non, il abandonne souvent ces positions philosophiques pour revenir sur celles du patriote pragmatique et défensif. En effet, dès qu'il s'agit de traiter d'un épisode où l'image de l'Espagne peut être ternie, ce sont les sentiments nationaux qui l'emportent, comme si l'ensemble de l'œuvre tombait dans le travers évoqué par Nuño dans la Lettre XLIV

«El amor a la patria es ciego, como cualquier otro amor; y si el entendimiento no le dirige, puede muy bien aplaudir lo malo, desecharlo bueno, venerar lo ridículo y despreciar lo respetable».

Un avertissement qui vaut pour la mémoire collective, faite bien plus de mythes et de subjectivité que de réalité historique objective. La vision de l'Histoire dans les *Cartas marruecas* n'en est-il pas le meilleur exemple?

## Bibliographie

Didier, Béatrice, *Le siècle des Lumières*, Paris, M.A. Édition, 1987.

Domergue, Lucienne, «Luces y censura, el caso de Cadalso», in *Tres calas en la censura dieciochesca*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1981, pp 7-39.

Domergue, Lucienne, *Censure et Lumières dans l'Espagne de Charles III*, Toulouse, CNRS, 1982.

Frédéric Calas, *Le roman épistolaire*, Paris, Nathan, 1996, Coll. 128.

*L'Espagne du XVIIIe siècle, économie, société, idéologie, culture*, Saint Étienne, 1997.

Lopez, François, «De las *Letras persanes* a las *Cartas marruecas*», in *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières, Cadalso, Jovellanos, Olavide*, Paris, éd. du temps, 1997, pp. 174-190.

Maravall, José Antonio, «De la Ilustración al Romanticismo, el pensamiento político de Cadalso», in *Hommage à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Institut d'Études Hispaniques, 1966, tome II, pp. 81-96.

Mercadier, Guy (introduction et notes); Cadalso, José, *Defensa de la nación española contra la «Carta persiana LXXVIII» de Montesquieu*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1970.

Merle, Alexandra, «Histoire et devenir de l'Espagne dans les *Cartas marruecas*», in *L'Espagne du XVIIIe siècle, économie, société, idéologie, culture*, Saint Étienne, 1997, pp. 9-24.

Saint Lu, André, «Cadalso et Santiago. Notes à la *Carta marrueca LXXXVII*», in *Hommage à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Institut d'Études Hispaniques, 1966, tome II, pp 313-324.

*Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières, Cadalso, Jovellanos, Olavide*, Paris, éd. du temps, 1997.

Zaragoza, Gonzalo; García Cárcel, Ricardo «La polémica sobre la conquista española de América. Algunos testimonios en el siglo XVIII», in *Homenaje a Noël Salomon*, Barcelona, Universidad Autónoma, 1979, pp. 373-380.